

N° 25

3<sup>e</sup> ANNÉE

FÉVRIER 1898

---

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

---

LA  
**COOPÉRATION DES IDÉES**

Revue mensuelle de Sociologie positive

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

---

**SOMMAIRE :**

...	<i>La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure du peuple.</i>
CH.-M. LIMOUSIN .....	<i>L'Enseignement supérieur populaire</i>
EDMOND THIAUDIÈRE .....	<i>L'Ame Européenne.</i>
ATTILIO SCHETTINI .....	<i>Jésus de Nazareth et la psycho- pathologie.</i>
G. DEHERME .....	<i>Les Livres qui font penser.</i>

---

Abonnement annuel : France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

---

PARIS

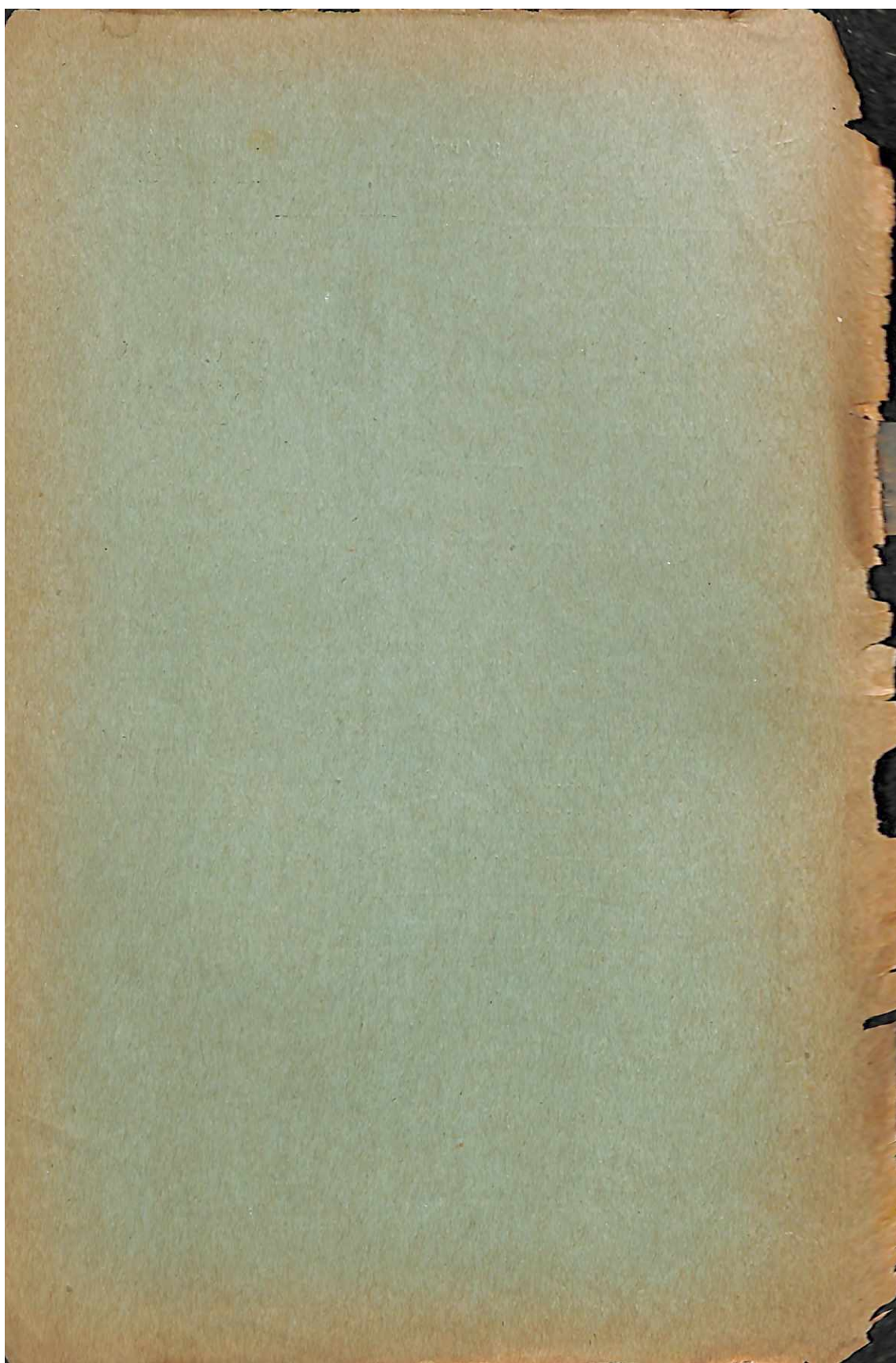
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

**LIBRAIRES CORRESPONDANTS :**

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.





# LA COOPÉRATION DES IDÉES

## LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple

Notre projet est en très bonne voie d'exécution. Un peu partout, dans la présente tourmente morale, on a compris que l'action devenait urgente. Et beaucoup ont pensé que la *Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple* faisait partie de l'action nécessaire.

Nous avons reçu déjà de nombreuses adhésions. La plus précieuse, c'est celle de l'*Union pour l'action morale* qui, dans son Bulletin du 15 janvier, a reproduit intégralement notre appel en le faisant précéder de ces lignes : « Nous sommes heureux de présenter et de recommander à nos lecteurs une œuvre sociale du plus haut intérêt, dont l'initiative est due à notre ami M. G. Deherme. — Nous en reproduisons ci-dessous le programme, en ajoutant que beaucoup de membres de l'*Union* y ont adhéré et que nos collaborateurs les plus éminents ont promis des conférences. » Les membres du *Musée social* nous ont promis aussi de nous faire quatre conférences.

Après nous avoir déterminé, guidé de ses conseils et en s'occupant toujours très activement de notre tentative, M. Henri Mazel nous a assuré une série de six causeries sur l'*Histoire de la civilisation* et une autre série égale sur les *Principales questions sociales*.

M. Camille Léger, agrégé de philosophie au Collège de Beauvais, traitera les sujets suivants : 1° *L'amour unique considéré comme principe moral de l'union des sexes* ; 2° *La sincérité entre l'homme et la femme* ; 3° *La théorie de Schopenhauer sur l'amour* ; 4° *La théorie de l'Union libre* ; 5° *Le droit de l'enfant à la monogamie* ; 6° *Le divorce* ; 7° *Le père et la mère dans la famille* ; 8° (comme conclusion) *L'apprentissage de la solidarité par la vie de famille*.

M. le Dr Boissier, ancien interne des asiles d'aliénés, fera plusieurs causeries sur la FOLIE — *Sa fréquence et ses formes actuelles* — *Ses causes* — *Moyens actuels d'assistance et de traitement* ; l'ALCOOLISME — *Plus spécialement absinthisme* — *Criminalité absinthique* — *Elat économique général dû à l'absinthisme* ; la DÉGÉNÉRESCENCE — *Ce qu'elle est* — *Comment elle évolue et se termine* — *Ses causes* — *Ses effets* — *Son mode d'action sur une race* — *Moyens de la prévenir*.

M. J.-A. Cree, médecin, nous retracera la *Vie d'Auguste Comte* comme *explication de ses doctrines*.

M. Alex. Séon parlera de la *Beauté dans l'Art ornemental* — *Voir* — *Choisir* — *Composer*.



M. André Jacquemont, avocat, causera de la *Cité antique et des grandes invasions en France*.

M. Belugou, professeur de philosophie, prendra pour sujet : *la Croyance*.

M. Limousin fera des cours de *Socionomique*.

Nous avons le concours assuré de MM. Arthur Fontaine, sous-directeur à l'Office du travail, Maurice Griveau, Hyacinthe Loyson, Emile de Saint-Auban, avocat, et Edmond Thiaudière, secrétaire général de la *Ligue pour l'arbitrage entre Nations*, Gabriel Séailles, Paul Desjardins, Maurice Pujo, L. March, Marc Legrand, homme de lettres, Léon Letellier, professeur de philosophie.

MM. Lucien Arréat, rédacteur à la *Revue philosophique*, le pasteur Ch. Wagner nous ont fait aussi espérer leur concours.

Enfin, M. Maurice Barrès a souscrit 100 fr. pour nos cercles.

Comme on le voit c'est un succès. Il faut qu'il s'accroisse. Aux humbles, aux pauvres, il faut le meilleur du savoir et de l'idée. Depuis plus de cent ans, en France, on parle beaucoup de fraternité : il serait temps de commencer à la vivre.

Nous prions donc instamment tous ceux qui s'intéressent à notre tentative de répondre d'une façon précise aux demandes suivantes :

1° *Le nombre de causeries qu'ils pourront faire pendant les trois mois d'avril, mai et juin; les sujets qu'ils se proposent de traiter; les jours qu'ils préfèrent;*

2° *Les procédés d'instruction et d'éducation qu'ils recommandent; ce qui pourrait, à leur avis, favoriser le succès de l'œuvre et son prompt développement à Paris et en province.* (1)

Nous avons absolument besoin de ces renseignements précis avant le 15 février afin de pouvoir élaborer notre programme; car le mois de mars sera employé au recrutement du public ouvrier.

Nous rappelons que notre enseignement comportera toutes les branches générales du savoir physique, biologique et sociologique : astronomie, cosmologie, géographie; anthropologie, ethnologie, physiologie, hygiène, psychiatrie, psychologie; linguistique, logique, esthétique, démographie, droit, économie politique, pédagogie, philosophie de l'histoire, criminologie, philosophie, éthique, etc.

Nous serions heureux de voir des hommes dévoués fonder des sections dans d'autres quartiers. Cela faciliterait considérablement notre tâche. Si, dans chacun des quartiers laborieux de Paris on pouvait créer une de ces chambres de coopération morale et intellectuelle, ce serait merveilleux! Non pas seulement par l'action directe qui serait exercée sur la poignée des auditeurs assidus, mais surtout par celle — beaucoup plus étendue et plus profonde — que ceux-ci exerceraient sur leur entourage, à l'atelier, en famille, au syndicat, à la coopérative, etc.

Il ne faut pas se méprendre. Ce ne sont pas nos systèmes que nous allons prêcher, ni nos formules que nous allons imposer. Mais, en camarades, fraternellement, nous dirons en toute sincérité ce que nous croyons vrai, ce que nous pensons être juste. Nous atteindrons ainsi le cerveau par la route du cœur. C'est la route la plus sûre.

---

(1) Adresser provisoirement toutes les communications à M. G. Deherme, 17, rue Paul Bert.



## L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR POPULAIRE

---

Monsieur et cher confrère,

Veillez m'inscrire parmi les adhérents de la *Coopération des idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique et sociale du Peuple*. Je me chargerais volontiers d'un cours de *Socionomique*. La Socionomique est l'art de l'application de la science économique au fonctionnement des Sociétés. Cet art oppose l'action sociale au « laisser faire, laisser passer » de l'école individualiste. et les enseignements de l'observation aux inspirations du socialisme sentimental.

Permettez-moi, maintenant, de formuler quelques observations et même quelques critiques sur votre projet.

Vous avez raison, mon cher confrère, de vouloir faire pénétrer l'instruction supérieure dans la masse populaire. Il appartient à un homme sorti de cette masse, qui a acquis sans passer par le lycée, ni aucune école, un peu de cette instruction supérieure, d'en proclamer la grande utilité.

Mais, c'est sur la nature de cette utilité que je me sépare de vous. D'après la notice insérée dans votre numéro de janvier, vous paraissez surtout envisager cette utilité au point de vue pratique et profitable, pouvant améliorer la condition matérielle des ouvriers. Moi je la considère au point de vue théorique, esthétique, comme devant relever la condition intellectuelle de ceux à qui l'on n'a distribué que l'instruction primaire, laquelle est un moyen et non un but. En me plaçant à ce point de vue, je raisonne en socionomiste (1).

Pour le socionomiste qui s'abstrait de l'ardeur et de la fumée de la bataille, qui en outre étudie l'évolution sociale dans les divers pays de civilisation industrielle, une évolution est en train de s'accomplir par l'accomplissement de deux phénomènes parallèles.

Le premier de ces facteurs, c'est le progrès industriel et agricole, dont l'effet est de multiplier la puissance productive du travailleur et d'accroître, en conséquence, la somme des richesses à répartir à la consommation. Il est une loi économique incontestable, c'est que les membres d'une société ne peuvent se répartir et consommer que la somme de moyens de consommation qui existe. Si la France, par exemple, ne produit qu'un milliard d'unités de consommation, elle ne pourra en répartir davantage entre les personnes qui la composent ; si elle en produit deux milliards, la part moyenne de chaque personne serait doublée. Or le progrès industriel a justement pour effet de multiplier les choses consommables.

Le second facteur, c'est l'action incessante des soldats de l'industrie pour obtenir une part de l'ensemble des choses consommables proportionnelle à l'accroissement de la production ; accroissement dont les officiers, par une tendance bien humaine, voudraient garder tous les bénéfices pour eux. Cette amélioration

---

(1) N.-D.-L.-R. — M. Ch. Limousin fait erreur. Notre appel disait expressément que nous poursuivons non pas un but d'instruction ; mais un but d'éducation. Nous voulons surtout faire des hommes, constituer une élite ouvrière. Mais si nous réussissons, comme nous en avons le ferme espoir, il est certain que cela aura une influence sur notre vie sociale, qui est en rapport direct avec la vie morale. M. Limousin pense sans doute qu'elle est le produit des formes économiques. C'est là seulement qu'est notre divergence.



de la condition des travailleurs affecte deux formes : augmentation des moyens de satisfaction matérielle, diminution de la durée du travail quotidien.

Les ouvriers américains, qui ont été les prédécesseurs de leurs frères européens à beaucoup d'égards, ont formulé ce programme : « Huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de repos ».

Cette revendication du *loisir* a fait jeter les hauts cris aux tenants des anciennes idées, pour qui le travailleur est tenu de consacrer à sa tâche tout le temps que n'absorbent pas le sommeil ou les repas. Pour eux le *loisir* idéal de l'ouvrier, c'est le temps passé au cabaret.

Il faut convenir qu'en l'état actuel de culture intellectuelle de la plupart des ouvriers, cette allégation a un côté fondé. Que peut faire un homme désœuvré ? Dormir ou aller au cabaret.

Le côté faux de cette assertion consiste à prétendre que cette situation actuelle est une situation irrémédiable, et que par conséquent le seul moyen d'empêcher les ouvriers de tomber dans l'ivrognerie consiste à les retenir à l'atelier. D'autres les envoient à l'église pour y dépenser en marmonnages le temps que l'usage oblige à leur laisser hebdomadairement. Le résultat visé est d'ailleurs le même : supprimer l'indépendance, empêcher le cerveau de fonctionner.

Les ouvriers américains, à ceux qui leur demandaient : « Que ferez-vous de vos loisirs ? » ont répondu : « Nous nous instruirons, et quand nous serons instruits, dans nos demeures rendues confortables par nos gains élevés, nous jouirons de notre science. »

En Angleterre, des philanthropes appartenant aux classes aristocratique et bourgeoise ont compris la nécessité de cette instruction comme moyen de retirer les ouvriers du cabaret, et ils ont fondé les *Workingmen's clubs* ou cercles d'ouvriers. J'ai l'honneur de compter parmi mes amis l'homme qui fut le grand promoteur de cette institution, M. Hodgson Pratt, lequel a passé vingt-cinq ans de sa vie de rentier à courir d'un bout à l'autre de Londres et d'un bout à l'autre de l'Angleterre pour faire des conférences sur la manière d'organiser ces cercles. Il fut, en outre, le secrétaire *honoraire*, — ce qui en anglais signifie : non payé, — puis le vice-président de l'institution centrale ou *Workingmen's clubs and Institute Union*. Ce n'est pas ici le moment d'expliquer les *trucs* de délicatesse que l'expérience de ce grand homme de bien lui fit imaginer pour ne pas porter la moindre atteinte à la dignité, à la susceptibilité même des ouvriers, en leur indiquant les moyens de rénovation. Aux philanthropes, bourgeois comme lui, qui prenaient l'initiative de la fondation des cercles, il conseillait de ne pas se présenter en bienfaiteurs, de disparaître le plus tôt possible, de ne venir que quand on les appellerait, d'habituer les *clubistes* à administrer eux-mêmes leurs affaires, de leur donner le sentiment de leur indépendance. Pour cela, rien ne devait être gratuit, et les dons devaient être faits avec discernement et tact.

Depuis, le mouvement a grandi ; on fonde maintenant des « Palais du Peuple » toujours non gratuits. En outre, les Universités d'Oxford et de Cambridge, suivies par les autres, ont entrepris l'« extension universitaire ». Cette « extension » consiste dans une série de cours supérieurs qui sont faits par des professeurs ou des étudiants, afin de mettre la science à la portée des ouvriers, et de leur rendre possible l'emploi des loisirs que leur fait la réduction constante de la durée du travail.

Savoir occuper leurs loisirs, voilà ce dont auront besoin les ouvriers de l'avenir. Qu'est, en effet, le loisir ? C'est un temps pendant lequel on échappe à la



servitude du « gagne pain », pendant lequel on est libre de faire ce qui plaît. Mais faire ce qui plaît, n'est pas ne rien faire. Un des pères du socialisme moderne, Charles Fourier, — dont je m'honore d'être le disciple, dont on a beaucoup ri naguère, et sur lequel on commence à revenir, car ce fut un immense génie. Charles Fourier, dis-je, avait inventé le « travail attrayant ». Affirmant l'existence d'un plan naturel en vertu duquel l'homme devait produire en se jouant tout ce qui est nécessaire, non seulement à sa subsistance, mais à la vie la plus luxueuse, il disait que chacun de nous était doué de goûts le portant à accomplir quelques-uns des travaux dont l'ensemble produit la richesse. Il avait, en conséquence, combiné une organisation sociale reposant sur la pratique du travail attrayant.

Les présentes conditions sociales, — industrielles, morales et intellectuelles — s'opposent à la réalisation d'ensemble de ce système, mais il peut être introduit progressivement. L'ouvrier, — et aussi le bourgeois, — peut employer une partie de son temps au travail non attrayant, considéré comme l'impôt payé en échange des moyens d'existence matériels, puis consacrer le reste, son *loisir*, à ses plaisirs, c'est-à-dire au travail attrayant.

La tendance de la plupart d'entre nous à l'exécution de travaux pour le plaisir est incontestable. Ne voit-on pas des hommes qui pourraient vivre de leurs rentes se consacrer à des entreprises pour « s'occuper », être savants, écrivains, artistes, professeurs, pour le plaisir ? Ne voit-on pas des commerçants retirés, des fonctionnaires ou des officiers retraités se livrer avec ardeur à la culture d'un jardin, à des travaux de menuiserie, de gravure, etc ?

C'est l'exercice de ce travail attrayant qu'il faut rendre possible aux ouvriers, non lorsque l'âge a usé leurs forces, mais pendant leur période de puissance physique et intellectuelle. Pourquoi un ouvrier tailleur, cordonnier, menuisier, maçon, charpentier, relieur, tisseur, ébéniste, etc, ne serait-il pas, dans ses heures de loisir, philosophe, chimiste, physicien, astronome, numismate, philologue, poète, économiste, peintre, sculpteur, romancier, journaliste ? Pourquoi ne ferait-il pas partie de sociétés savantes, littéraires ou artistiques, où il trouverait les moyens de satisfaire le besoin de sociabilité qui est en tout homme, et que présentement l'ouvrier ne peut contenter qu'au cabaret ?

Il ne s'agit pas, veuillez le remarquer, de créer de grands savants, de grands artistes, de grands écrivains. — S'il s'en produisait, et certainement il s'en produirait, ils changeraient de carrière pour leur plus grand profit et pour celui de l'humanité entière. — Il s'agit de former des consommateurs intelligents des choses scientifiques, philosophiques, artistiques ou littéraires, pour le plus grand avantage de ces consommateurs et celui des producteurs de ces choses.

On dit parfois qu'en France, il n'existe plus de classes. C'est une erreur. Sans doute, tous les Français sont égaux en droit, — et encore parfois sur le papier, — mais ils constituent en fait des classes, non seulement au point de vue de la fortune, mais aussi au point de vue du développement intellectuel. Un homme cultivé : écrivain, avocat, médecin, savant, artiste ne sait que dire dans un milieu d'ouvriers, et un ouvrier est embarrassé parmi des gens instruits, ne sachant que dire non plus, et empressé de les quitter.

Tout autre serait la situation si les ouvriers, habitués au confortable grâce à des gains suffisants et au bon marché des choses de la vie, bien vêtus, étaient en outre instruits et habitués aux bonnes manières, au langage correct et choisi. Ce serait la vraie fusion des classes.

C'est à ce résultat que l'on travaille en Angleterre et en Amérique, et que vous



invitez vos lecteurs, mon cher confrère, à travailler en France, et c'est pour cette œuvre que je m'empresse de vous envoyer mon adhésion. Comme vous le voyez, il ne s'agit pas d'un résultat pratique, terre-à-terre, du genre de ceux que l'on obtient par des cours techniques à l'usage des ouvriers ou des employés qui veulent se perfectionner dans leur profession.

Ou plutôt, si ! le résultat à atteindre est d'ordre pratique, mais d'un ordre pratique élevé, philosophique, lointain même, d'une importance sociale d'autant plus grande.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CH.-M. LIMOUSIN,

Ancien ouvrier tisseur et imprimeur, Ancien rédacteur du *Siècle* et de la *France*, Ancien directeur de la *Revue du Mouvement Social*, Directeur du *Bulletin des Sommaires*, Associé de l'Institut international de Sociologie, Membre des Sociétés d'économie politique, de Statistique et de Sociologie de Paris, Membre de l'Institut international de bibliographie.

---

## L'ÂME EUROPÉENNE <sup>(1)</sup>

---

### I

O pauvre Europe, grand corps sans âme, toi que vingt esprits hostiles se disputent anarchiquement, quand la verra-t-on surgir enfin des limbes, où elle demeure enfermée, ton âme unificatrice, ton âme qui sache être maternelle à tous, quelque différence qu'il y ait entre nos langues, nos religions et nos gouvernements, quand donc, ô pauvre Europe !

### II

Car le temps viendra où dans le merveilleux pays borné par les Alpes, la mer Adriatique et la mer Ionienne, dans la patrie de Cicéron, de Raphaël et d'Alfieri, dans cette contrée qui a vu tant de grandeurs successives, depuis Regulus jusqu'à Garibaldi en passant par Marc-Aurèle, à quelqu'un demandant : « — Quelle âme habite là ? ... Est-ce encore celle de l'Italie ? » On répondra : — « Non, c'est l'âme européenne ! »

### III

Et il viendra le temps où, de la mer du Nord à la Méditerranée, et de l'Atlantique à la chaîne des Vosges, dans la patrie de Descartes, de Vergniaud, et de Lamartine, sur ce sol privilégié qui a entendu retentir la proclamation des droits de l'homme et celle de la fraternité des peuples, à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ? ... Est-ce encore celle de la France ? » On répondra : — « Non, c'est l'âme européenne ! »

### IV

Et il viendra le temps où dans l'empire hétérogène, au sol duquel naissent l'Elbe et la Vistule, et qu'arrose le bleu Danube, il viendra le temps où, dans ces régions bariolées qui produisirent la grande sainte Elisabeth, et le grand hé-

(1) Ce petit poème en prose a paru primitivement en italien dans l'almanach pour 1898 : *Giù le Armi !* publié à Milan par la société de la paix : *L'Union Lombarde*.



résiarqué Jean Huss, et le divin Mozart, à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ?... Est-ce encore celle de l'Autriche-Hongrie ? » On répondra : — « Non, c'est l'âme européenne ! »

## V

Et il viendra le temps où même au centre féodal de cet empire guerrier qu'a réédifié sur des bases formidables la volonté de Bismarck, mais qui demeure avant tout la glorieuse patrie de Kant, de Goëthe et de Beethoven à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ?... Est-ce encore celle de l'Allemagne ? » On répondra : « Non, c'est l'âme européenne ! »

## VI

Et il viendra le temps où, au centre parlementaire de cet empire maritime qu'étend chaque jour davantage le génie britannique, faisant rayonner jusqu'aux confins de l'univers la patrie de Shakespeare, de Macaulay et de Dickens, à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ?... Est-ce encore celle de l'Angleterre ? » On répondra : — « Non, c'est l'âme européenne ! »

## VII

Et il viendra le temps où, au centre autocratique de cet empire gigantesque qui, représentant presque la moitié de l'Europe, déborde sur l'Asie, et qui de Pierre le Grand à Léon Tolstoï a brûlé les étapes de la civilisation, à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ?... Est-ce encore celle de la Russie ? » On répondra : — « Non, c'est l'âme européenne ! »

## VIII

Et il viendra enfin le temps où, dans les montagnes de l'Helvétie, comme dans les polders de la Hollande et les houblonnières de la Belgique, dans les sierras de la péninsule ibérique comme dans les fiords de la Scandinavie, au Pirée comme à la Corne d'Or, à quelqu'un demandant : — « Quelle âme habite là ?... Est-ce l'âme suisse ? l'âme hollandaise ? l'âme belge ? l'âme hispano-portugaise ? l'âme scandinave ? l'âme grecque ? l'âme ottomane ? » On répondra : — « Non, mille fois non... C'est dorénavant et pour toujours l'âme européenne ! »

## IX

Mais, ô pauvre Europe, grand corps sans âme, toi que vingt esprits hostiles se disputent anarchiquement, quand la verra-t-on surgir enfin des limbes où elle demeure enfermée, ton âme unificatrice, ton âme qui sache être maternelle à tous, quelque différence qu'il y ait entre nos langues, nos religions et nos gouvernements, quand donc, ô pauvre Europe ?

EDMOND THIAUDIÈRE.

## Jésus de Nazareth et la psycho-pathologie

(SUITE. Voir n° 24)

D'un autre côté, c'est la moderne école clinique française, dont le chef est M. Féré, qui a spécialement le mérite d'avoir mis en lumière le caractère atypique et morbide des « marques dégénératives » et des manifestations psychopathologiques. Aussi, dans le cas particulier du « génie », le délire vésanique et la psychose épileptique sont d'un caractère tout à fait pathologique et excluent absolument l'atavisme.

Les deux écoles discutèrent longtemps ; mais le conflit fut résolu enfin par



une synthèse harmonique des jugements des deux écoles, synthèse qui trouva un puissant interprète chez Mingazzini (*Il cervello in rapporto coi fenomeni psichici*), qui soutient que lorsqu'un élément perturbateur intervient dans l'évolution ontogénétique, il la fait dévier manifestement dans le champ de la pathologie, et cette déviation découvre des renaissances ataviques latentes qui se fixent et prédominent au milieu des manifestations morbides.

En concluant sur ce point, si les manifestations d'aliénation mentale de caractère tout à la fois atavique et morbide sont les conditions concomitantes du « génie », et si Jésus de Nazareth se peut considérer comme un homme quelconque, pourquoi aurait-il dû se dérober à la loi fatale à laquelle César et Napoléon, saint Paul et Mahomet, Hegel et Tolstoï ont obéi ?

On soutient que Jésus de Nazareth était fils de Marie et du menuisier Joseph, déjà vieux. La vieillesse du père, voilà une donnée qu'on peut considérer sûrement comme élément perturbateur dans l'ontogénie de Jésus.

C'est un fait très connu que, pendant la ligne descendante de la parabole que la vie humaine décrit, les tissus organiques s'épuisent. Le tissu nerveux, étant le plus faible, est le premier à ressentir ce processus d'involution sénile. La substance cérébrale perd sa plasticité : de là l'amnésie. Les facultés intellectuelles déchoient, et Joseph semble qu'il l'ait prouvé lorsque, étant vieux, il lui prit la fantaisie de se marier avec la plus jolie et la plus vive jeune fille de Nazareth. De plus, l'épuisement à son premier stade produit une irritation remarquable : de là les caprices, les déportements revêches et les accès colériques des vieillards. L'observation populaire a frappé juste lorsqu'elle définit la vieillesse la pire des maladies.

Il faut relever un autre fait. Les sources bibliques font unanimement penser que les Hébreux furent des ivrognes invétérés. A cette époque, la Palestine était encore très fertile : la vigne y croissait avec facilité : la chaîne des collines environnant Nazareth était revêtue d'une luxuriante végétation, riche en pampres et en oliviers. Le vin y était donc abondamment produit ; et, comme l'exportation n'était pas achalandée, il devait être absorbé presque entièrement par les heureux indigènes.

Les effets de l'empoisonnement alcoolique produit par le vin sont très pénibles. Les mots « alcoolisme » et « dipsomanie » expriment des maladies particulières, des entités cliniques distinctes, produites exclusivement par l'absorption déréglée de boissons alcooliques. En effet, si nous considérons ce verset de la Bible : « Malheur à vous ! qui vous levez matin pour vous enivrer et pour godailler jusqu'à l'entrée de la nuit, de sorte que vous brûlez par le vin. » (Isaïe, V, 11) ; et si nous considérons l'obstination avec laquelle tous les prophètes blâment les vices et les fautes des Hébreux en invoquant ou en apaisant la colère de Jéhovah grand et terrible, nous devons juger que ce peuple-là a été un peuple de dégénérés.

Maintenant nous n'avons aucun motif pour penser que le menuisier Joseph n'a pas subi l'influence du milieu et qu'il n'a pas été lui-même un ivrogne. Bien plus, on peut croire qu'il lampait très volontiers pour donner à ses membres, épuisés par le travail et par l'âge, un peu de vigueur. Cette seconde donnée, fruit de notre particulière induction, si elle n'est pas sûre, elle est très possible.

Cependant l'élément morbifique héréditaire — même en le réduisant à la vieillesse de Joseph — ne manquerait pas : Jésus, engendré par un individu dans un état d'épuisement, ne pouvait se développer en pleine santé. Morel et Féré, qui



ont fait les études les plus complètes sur le phénomène de la dégénérescence, ont insisté sur la gravité des influences héréditaires. Morel, dans son célèbre *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*, démontre que la conséquence d'une altération morbide dans un individu est une progressive dégradation somatique et psychique dans les descendants, à laquelle il assigne la stérilité comme limite. En effet, Jésus n'eut pas de fils. Et Féré, dans son magnifique ouvrage, *La famille névropathique*, démontre que la dégénérescence consiste en une dissolution des propriétés héréditaires; et plus particulièrement, il constate ailleurs que la psychose épileptique se rencontre souvent chez les fils des vieillards et des alcooliques. Aussi, dans le cas de Jésus, on peut contrôler le jugement du grand savant français.

Il faut avant tout examiner la personnalité de Jésus de Nazareth dans sa conformation anthropologique pour s'assurer si l'on peut trouver ici des « marques dégénératives » de quelque valeur diagnostique.

En clinique psychiatrique, c'est une règle généralement suivie qu'un examen objectif particulier doit aider l'examen anamnestique et psychologique. Morel, dans la préface de son livre ci-dessus nommé, écrit : « dans l'état actuel du progrès, l'étude de l'homme physique ne peut s'isoler de l'étude de l'homme moral. » Et Griesinger, dans une de ses savantes conférences, disait : « ... nous trouvons que les personnes affligées par une prédisposition héréditaire névropathique offrent dans leur organisation quelque chose qui les spécifie de la plupart des hommes; et, quant à certaines formes de leur corps, elles sont singulièrement marquées par la nature. Ces marques dégénératives peuvent consister dans des altérations très faibles... »

Plus particulièrement et plus positivement, Lombroso, dans ses profondes études sur les criminels, les crétins et les prostituées, a fait ressortir l'importance des caractères somatiques extérieurs comme secours diagnostique.

Tarde, Laccassagne, Baer se hâtèrent de nier cette importance; bien plus, au Congrès de Bruxelles, l'opinion de ces adversaires prévalut. Peu de temps après Baer put affirmer dans un de ses livres que les anomalies somatiques n'impliquent pas l'infériorité psychique et morale, mais sont simplement des phénomènes concomitants dus à des troubles de la nutrition.

Comme on le voit, c'était une grande vérité : les tares somatiques — dit-il — sont des phénomènes dus à des troubles de la nutrition. Eh bien ! si un trouble de la nutrition peut produire des déformations somatiques, a fortiori, le processus déformatif doit léser avant tout le cerveau, organe le plus susceptible de l'être. En effet, Dallemagne, dans son livre estimable sur les *Dégénérés et déséquilibrés*, démontra que la régression attaque premièrement le cerveau, ensuite les organes de la vie végétative, enfin les dégradations irréparables de la vie végétative produisent les anomalies anatomiques. Et Naecke au Congrès médical international de Rome, s'appuyant sur les expériences d'autres habiles cliniciens, dit précisément : « Il est clair que, si la croissance d'une partie du corps, d'un organe, dépend en partie de l'état du système nerveux, nous aurons des irrégularités dès que ce dernier est defectueux ». Les « marques dégénératives » ont donc une grande valeur diagnostique, parce qu'elles sont l'expression secondaire d'une dégénérescence primitive du système nerveux et de son centre principal, le cerveau. Et Naecke concluait en affirmant qu'un individu qui présente des « marques de dégénérescence » est toujours suspect quant à son état mental : en constatant le fait que « les marques dégénératives » extérieures sont nombreuses chez les aliénés, les crétins, les criminels, et tout en fixant la règle



que plus un individu s'éloigne de l'état normal, plus les « marques dégénératives » sont nombreuses.

Lombroso a triomphé.

A la vérité, Jésus de Nazareth, dans sa conformation anthropologique, n'offre pas beaucoup de « marques dégénératives ». Cependant la chose arriverait naturellement. Jésus, étant affecté par un délire vésanique et par une forme d'épilepsie psychique, occuperait une place dans l'échelle de la dégénérescence. D'un autre côté, si les données sont petites, on peut dire qu'elles ne laissent pas d'être significatives pour le clinicien.

Le Nazaréen fut très beau : personne ne pouvait mieux dessiner sa bouche et son nez : son visage, sans rides ni taches, était tempéré par un vermeil qui lui donnait beaucoup de grâce. Sa barbe était rare. Souvent les inflexions de sa voix étaient très douces.

Ce portrait est tiré d'une lettre que le préfet de la Judée écrivait à l'empereur Tibère et gardée dans l'*Archivio dei Cesarini* à Rome. Si le document n'est pas faux, dans ce portrait, quoique incomplet, on peut remarquer quelques caractères de la forme particulière de dégénérescence qu'on appelle « féminisme », et qui est précisément constituée par la présence de caractères appartenant au sexe féminin dans un organisme de sexe masculin.

Nous avons dit que le portrait est incomplet. En effet, il ne nous dit pas si les organes génitaux du Nazaréen étaient peu développés — caractère important dans la forme dégénérative du « féminisme » — Mais on peut concevoir cela par sa chasteté traditionnelle ; car, si les organes génitaux de Jésus avaient eu un développement normal, la voix de l'instinct naturel se serait éveillée à la fréquentation de femmes d'une éblouissante beauté et d'une conduite libidineuse, ainsi que Marie de Magdale. La chasteté du Nazaréen est unanimement constatée par les critiques ; mais, si Jésus fut un homme comme tous les autres, il s'ensuit que mon induction est assez logique. En effet, il n'est pas douteux que les femmes qui le suivaient se laissèrent séduire par son visage gracieux et gentil, mais quant à lui il se comporta avec elles comme un tendre frère, avec une réserve pleine de délicatesse. « Le moral est plus ou moins à l'unisson du physique, il participe également de deux sexes », écrit Moreau de Tours dans sa *Psychologie morbide*.

Je comprends que ces données ne suffisent point pour juger que Jésus fut sûrement un type « féministe » ; mais on peut répondre que, si les documents font défaut, cela ne veut pas dire que les données n'aient pas existé ; et celles que nous avons relevées suffisent pour faire au moins soupçonner chez Jésus la forme dégénérative du « féminisme ». D'un autre côté, Meige, qui a étudié particulièrement *L'infantilisme, le féminisme et les hermaphrodites antiques*, nous fait connaître qu'il arrive souvent que les caractères de la morphologie féminine sont évidents seulement dans une moitié du corps ; que, sans doute, le « féminisme » existe, l'« infantilisme » existe, mais les cas typiques sont rares, les formes frustes et atypiques sont nombreuses ; et quelquefois le « féminisme » et l'« infantilisme » sont accouplés.

Quelle est la valeur diagnostique du « féminisme » ? Ce qu'on appelle la « sexualité équivoque » est considérée justement comme une marque très grave de dégénérescence ; car, comme dit Henri Sicard (*V. L'évolution sexuelle dans l'espèce humaine*, Paris, 1892), « il y a progrès quand il y a entre les sexes le plus de dissemblance ». Quelques données ont une valeur spéciale : par exemple, la barbe rare, Marro (*V. Annali di Freniatria e Scienze affini*, Torino, 1895,



vol. V) a démontré la corrélation de cette « marque dégénérative » avec le défaut moral ; elle est très évidente chez les individus qui montrent une incomplète évolution des sentiments qui visent à la conservation et au perfectionnement de l'espèce humaine. Maudsley a fait remarquer que l'instinct de la procréation — qui chez Jésus fut nul — est la base des sentiments sociaux, le premier principe de toutes les idées morales. Et nous verrons, en effet, qu'on peut soutenir qu'un petit degré d'anesthésie morale ne fut pas la dernière parmi les manifestations psychopathologiques du Nazaréen.

## II

Nous avons parlé jusqu'ici des indices ; nous allons maintenant analyser plus directement les manifestations de pathologie mentale que la personnalité de Jésus de Nazareth offre au clinicien, si l'on veut l'éplucher de la partie surnaturelle ou divine que les critiques ont faite.

Même ici, un examen psychique direct n'étant pas possible, on peut formuler le diagnostic sur les données anamnétiques éjectives. L'expression « données éjectives » fut heureusement employée par Morselli pour désigner les manifestations extrinsèques par lesquelles l'activité psychique et, plus directement, l'activité de la sphère sentimentale s'expliquent.

Ici un éclaircissement est utile. Dans le processus actif mental, ce qui, tout d'abord, se développe, c'est la sensibilité tactile, thermique, optique, acoustique, gustative, olfactive, douloureuse ; et avec elle se développe aussi la faculté perceptive et intellectuelle. Ensuite, par la loi de réaction, des énergies centrifuges s'échappent du cerveau, lesquelles, sur la base des expériences acquises nous font agir d'une certaine façon dans la lutte pour l'existence et l'adaptation au milieu. Ces tendances, faibles ou profondes, sont précisément ce qu'on appelle les « sentiments ».

L'instinct de conservation est celui qui se développe d'abord. La protection est la loi biologique la plus essentielle et la plus générale. M. Sergi — ce génial et hardi psychologue positiviste — a brillamment démontré que les phénomènes et hardi psychologue positiviste — a brillamment démontré que les phénomènes bi-psychiques, ainsi que toutes les fonctions organiques, ont une signification biologique (*V. Origine dei fenomeni psichici e la loro significazione biologica*). De là, il est facile de concevoir que le sentiment de conservation est fondamental. Non seulement il se divise en plusieurs tendances ayant la même signification, mais il sert encore de base à des sentiments de différentes natures. Par exemple, la tendance sexuelle n'assure plus la conservation individuelle, mais la conservation de l'espèce : elle constitue le pont de transition de l'égoïsme à l'altruisme.

Dans le processus évolutif de la sphère sentimentale, les sentiments moraux, c'est-à-dire les tendances nous amenant à bien agir dans les rapports avec la société familiale et civile, sont ceux qui se développent en dernier lieu. La famille, constituée par le moyen de l'instinct sexuel ; l'expérience des avantages que la vie en commun apporte à chaque membre de la communauté donna naissance à la tribu et à la société civile. Cependant des hommes de génie, comme Manou, Moïse et bien d'autres, surent inculquer la crainte des peines divines et humaines, et poussèrent les autres membres de la communauté à bien agir, en stimulant ainsi le sentiment de conservation pour en faire le principe des sentiments sociaux.

Ces tendances à bien agir, comme tous les autres sentiments, ne sont suivies premièrement qu'avec attention et effort ; ensuite, par adaptation et par exer-



cice, elles se fixent comme des dispositions automatiques; enfin elles se transmettent comme dispositions organiques et s'annoncent comme instinctives chez les descendants. Herbert Spencer a lumineusement prouvé cela dans son merveilleux ouvrage *Les bases de la morale évolutionniste* — livre qui renferme tout le positivisme éthique contemporain.

Les sentiments sont des principes de mouvements; les émotions et les actions sont leurs manifestations.

Avant tout, je fais une grande distinction entre les « sentiments » et les « émotions ». Les psychologues allemands pour dénoter les « sentiments » ont le mot *Gemüthszustande* (c'est-à-dire : états, conditions de l'esprit); et pour dénoter les « émotions », ils ont le mot *Gemüthsbewegungen* (c'est-à-dire : agitations internes, qui viennent de l'esprit). Pour éclaircir mon idée, je dis que les émotions ne sont que les effets réflexes et inévitables d'un sentiment quelconque. Par exemple, le profond sentiment « passion » d'amour pour une jeune et jolie fille peut exciter plusieurs émotions de différentes natures : joie, colère, anxiété, crainte, etc. Et quant aux émotions, je dis avec Sergi (*V. Piacere e dolore*) qu'elles ont leur centre dans la moelle allongée, d'où l'innervation des organes internes de la vie végétative tire son origine; mais, quant aux sentiments, je pense avec Griesinger et Kraft-Ebing qu'ils ont leur siège dans l'écorce cérébrale. Ainsi, quand une perception ou bien un souvenir se réfléchit dans la sphère des sentiments et en éveille un, celui-ci se traduit par un courant nerveux qui part de la substance grise du cerveau et envahit les noyaux de la moelle allongée et le système du sympathique, d'où tire son origine l'innervation du cœur, des vaisseaux, des poumons, de l'intestin, etc., en produisant dans ces derniers les altérations de fonction qui caractérisent précisément les « émotions ». (Féré, *la Pathologie des émotions*.)

Parfois, le courant nerveux envahit même les centres corticaux psychomoteurs, d'où tire son origine l'innervation des muscles de l'appareil vocal, des jointures supérieures et inférieures en produisant les mouvements qui constituent les « actions ». Une vérité en sort, vérité que M. Sergi a le mérite particulier d'avoir énoncée et prouvée (*V. Per l'educazione del carattere*), c'est-à-dire que ce ne sont pas les idées, mais les sentiments qui déterminent les actions. Aussi, les actions sont les manifestations immédiates, les données « éjectives » des sentiments; et de l'analyse des actions on infère directement l'état mental de l'agent.

Les données anamnestiques qu'on trouve tout d'abord en examinant la conduite de Jésus sont les suivantes :

Son caractère spécial se révéla hâtivement; dès son enfance, il se révolta, contre l'autorité paternelle pour suivre sa vocation. Le père mort, son caractère impérieux l'emporta sur l'autorité maternelle. Vagabond, il se soucia peu de se faire bien aimer de sa famille. Un jour, en voyant un homme affligé : « Suis-moi », lui dit-il. Celui-ci répondit : « Seigneur, permets-moi d'enterrer mon père. » Soudain, Jésus lui tourna le dos en lui disant : « Toi, tu n'es plus digne de moi ! »

Tout cela est suffisant pour faire reconnaître chez lui un certain degré d'anesthésie morale. Parler d'anesthésie morale chez Jésus de Nazareth pourrait sembler une chose étrange et, peut-être, ridicule. Mais je ne dis pas de l'anesthésie morale typique et complète, celle qu'on appelle plus particulièrement « folie morale »; on en forcerait les termes. L'anesthésie morale chez Jésus, on peut la réduire seulement à un degré minime, qui se traduit par une insensibilité



affective envers sa famille. Et ici, les faits cités ont une valeur positive indéniable.

Je pense que la « stratification du caractère », comme elle a été merveilleusement conçue par Sergi (*V. Antropologia e scienze antropologiche*), n'est pas une expression figurée, mais elle répond à quelque chose de très réel. Nous avons dit auparavant que le cerveau est le siège des sentiments. Par l'exercice fonctionnel, les éléments histologiques de l'écorce cérébrale s'hypertrophient, croissent, se multiplient comme tout simple organisme vivant : les nouveaux bourgeons constituent un stratum plus tendre superposé au stratum primitif et plus tenace ; et les sentiments moraux, dernières acquisitions dans la voie de l'évolution humaine, doivent correspondre à la fonction des stratum de plus récente et de plus tendre formation ; on ne saurait expliquer autrement pourquoi, par une petite perturbation de nature physico-chimique, les sentiments moraux disparaissent immédiatement.

Les sentiments moraux sont donc très faibles. Regardez, par exemple, le phénomène de la colère. Dans l'émotion colérique, une simple affluence déréglée de sang au cerveau paralyse la fonction des sentiments moraux ; ceux-ci n'exercent aucune action interférente ou inhibitoire sur les tendances agressives qui surgissent brusquement du fond obscur et solide de la *psyche* ; elles envahissent les centres corticaux psycho-moteurs et entraînent au crime.

Pareillement, lorsqu'un processus de déformation blesse la masse encéphalique, les sentiments moraux s'affaiblissent premièrement, tandis que la « folie morale » elle-même peut constituer parfois une entité clinique ; généralement, la défaillance des sentiments moraux se présente comme phénomène concomitant dans les autres psychoses les plus étendues et les plus complexes. Aussi, dans le cas de Jésus de Nazareth, on peut soutenir que l'anesthésie morale — quoique faible — accompagne l'épilepsie psychique ; et nous allons en donner les preuves.

Jésus avait un tempérament fougueux, parfois frénétique. Il avait des angoisses et des agitations internes. Dans le désert, il a des visions surnaturelles : Satan cherche à l'effrayer ; la vision de Jéhovah lui donnait des vertiges. Une fois, entrant dans le temple à Jérusalem, il frappa et mit en fuite les prêtres et les commerçants qui vendaient dans le vestibule des choses votives, suivant les mœurs du temps.

Je crois que ces données suffisent pour supposer qu'il s'agit ici d'une des formes nombreuses et très variées d'épilepsie psychique. Lombroso a prouvé combien la psychose épileptique est fréquente chez les hommes de génie. L'épilepsie, dit-il, se résout en une irritation de quelques zones de l'écorce cérébrale, développant sur un fond dégénératif, avec des explosions brèves et intermittentes, lesquelles se traduisent par un désordre mental plus ou moins remarquable, accompagné dans les cas graves par des accès convulsifs et par des vertiges, maintes fois même, sans convulsions ni vertiges. Dans ces derniers cas il y a « épilepsie psychique. »

Dans l'épilepsie psychique l'irritation corticale est moins intense : il faut une provocation pour qu'elle se manifeste, et que ce soit même une émotion (Féré, *Pathologie des émotions*, Paris, 1892). Alors les mouvements ont un caractère tout à fait automatique, étant accomplis dans des états d'« inconscience » ou de « subconscience », (*Traumzustande* ou *Dammerzustande* des allemands). Quelquefois l'irritation corticale s'étend aux centres psycho-sensoriels ; de là des hallucinations.

Sergi a donné une interprétation théorique très séduisante du phénomène



psychopathologique de l'hallucination ». Il soutient (*V. Psychologie physiologique*) que dans le phénomène élémentaire de la « sensation » il y a un courant nerveux en arrière du centre psycho-sensoriel vers l'organe périphérique de sens spécifique correspondant. Bain avait lui-même conçu ce courant en arrière ; et au moyen d'une très récente méthode d'investigation histologique on a pu constater dans les nerfs optiques l'existence de fibres qui passent des lobes occipitaux à la rétine (Monakow). Or dans la « représentation » normale d'une image sensorielle, le courant nerveux qui se développe du centre psycho-sensoriel n'atteint pas l'organe périphérique, ou bien il l'atteint faiblement comme une énergie qui se dissipe. Au contraire, lorsque le centre psycho-sensoriel tombe dans un état d'irritation permanente ou diversement provoqué, l'image revient avec une telle intensité qu'elle détermine un courant énergétique qui atteint l'organe périphérique et localise dans l'espace ou bien « objective » — comme dit Sergi — l'image, qui est simplement une production morbide et inconsciente de l'irritation corticale du cerveau. Nous ajoutons que de vaillants cliniciens, parmi lesquels M. Féré, ont expérimenté des troubles physiques concomitants des hallucinations. Leur valeur positive ne déprécie pas l'interprétation de Sergi ; on peut conclure seulement que les hallucinations peuvent avoir d'autres causes. De sorte que l'induction du philosophe et l'expérience du clinicien se complètent réciproquement.

La forme d'épilepsie psychique, dont le Nazaréen aurait été affecté, est attestée par les hallucinations, qui, selon les expériences cliniques, acquièrent ici un caractère religieux. Tantôt le patient jouit de la céleste vision des anges et de Dieu, tantôt il subit la sombre vision de flammes qui s'élèvent, s'avancent, l'enveloppent, ou d'hommes noirs, vêtus en rouge, qui le menacent. Quelquefois, le patient réagit contre les visions hostiles qui le tourmentent, et il se laisse emporter à des actes violents contre les personnes qui l'entourent.

Il faut se rappeler que le tempérament colérique (« fougueux », « frénétique ») est propre aux déséquilibrés et aux délirants ; et on a démontré qu'il arrive souvent que l'accès colérique violent est l'« équivalent psychique » d'un accès épileptique. On peut conclure que la scène dans le temple de Jérusalem dut être l'effet d'un accès analogue.

Parmi les symptômes d'aliénation mentale les plus indéniables et les plus importants chez Jésus de Nazareth, il faut compter le délire des grandeurs, accompagné d'un délire de persécution simplement vague et sporadique. Peu de données suffisent pour le faire reconnaître.

L'ovation populaire l'extasiait : il se réjouissait quand il était appelé le « fils de David » et le « roi de Judas ». Il disait à ses disciples : « Je suis supérieur à Salomon, à tous les prophètes ». Il se proclama hautement et partout comme le vrai « Messie » attendu. Il se croyait environné d'ennemis. Il parla à la foule de sa mort prochaine. Mais il devait revenir sous peu, dans toute sa gloire et sa majesté, présider le jugement dernier au son des trompettes.

Sans doute, si l'on veut ôter à Jésus la qualité d'« d'homme-dieu », sa conduite étrange est celle d'un délirant.

Il est nécessaire de faire à ce sujet deux observations, dont l'une concerne l'intime nature des idées délirantes, l'autre la forme qu'elles prennent en se manifestant.

On a voulu ranger le Nazaréen parmi les grands imposteurs ; rien de plus faux, car il ne parlait des choses naturellement impossibles et fausses qu'avec la conviction candide et profonde de dire des choses vraies. Le délirant n'a pas



la notion du dérèglement de ses idées : voilà le cachet propre du « délire vésanique ».

Esquirol aurait appelé une « monomanie » l'idée délirante par laquelle Jésus croyait être le « messie ». Aujourd'hui, on ne pourrait accepter cette conception. Le mot « monomanie » fut employé par Esquirol et par son école pour désigner un trouble qui reste primitivement dans la sphère intellectuelle ou dans la sphère sentimentale de l'activité psychique et où il y demeure « isolé », sans s'étendre à l'autre sphère. L'école allemande avec Griesinger, même en reconnaissant l'origine primitive de plusieurs troubles dans une sphère de l'activité psychique, prouva l'impossibilité qu'un de ces troubles y reste isolé, puisqu'au contraire il se réfléchit dans l'autre sphère. La *psyche*, même envisagée au point de vue de sa base organique, est éminemment unitaire. Dans le cas de Jésus, par exemple, le délire de grandeur aurait été une production morbide, dont le noyau était un sentiment très exagéré de sa personnalité ; mais, à travers le prisme de ce morbide sentiment, les perceptions du monde extérieur prenaient pour lui une signification et un coloris inexacts, apportant un trouble profond dans le champ des idées.

Voici l'autre observation. Le délire pour se manifester a besoin d'une forme intellectuelle ; de là l'expression « idée délirante ». Mais, puisque les perceptions et les idées changent en changeant de temps et de lieu, la forme que le délire prend dans ses manifestations s'harmonise avec les conditions du milieu. On pourrait dire que le délire vésanique marche, lui-même, avec la mode !

Nous allons maintenant montrer comment l'orgueil mégalomaniaque de Jésus aurait pris la forme « messianique », suivant la mode, et comment, si l'on veut nier à Jésus la qualité divine, le délire reste le seul motif pour expliquer sa vie.

### III

Moïse, fâché de la vile condition dans laquelle les Hébreux étaient gouvernés sous les « pharaons », les engagea à sortir de l'Égypte sous sa conduite pour passer en Palestine. Chemin faisant, il apprit au peuple hébreu ses fameuses lois, en disant que Jéhovah les lui avait dictées sur le mont Sinai au bruit des tonnerres et des trompettes, en employant ainsi un moyen qui devait aider grandement les plus célèbres législateurs de l'antiquité, Numa, Solon, Lycurgue, Confucé, Mahomet, etc.

Aussitôt que les Hébreux furent arrivés en Palestine, celle-ci fut partagée en douze tribus, dont la principale fut celle de Judas ayant Jérusalem pour capitale. Salomon mort, les douze tribus se partagèrent en deux royaumes indépendants, l'un de Judas, l'autre d'Israël. Après la captivité de Babylone, la Palestine est partagée en quatre provinces : Judée, Galilée, Pétrée, Idumée. Enfin, à l'époque de Jésus de Nazareth, l'aspect politique de la Palestine était le suivant : une partie, avec la Judée, était annexée à la Syrie, alors province romaine, et elle était présidée par un procureur romain subordonné au légat impérial de la Syrie : une autre partie, avec la Galilée, était gouvernée par Antipas, fils d'Hérode le Grand, et reconnu par l'empereur Tibère sous le titre de « tétrarque » : et une autre partie était gouvernée par Philippe, autre fils d'Hérode, lui-même reconnu et protégé par l'empereur romain.

A cette époque, le peuple hébreu faisait un rêve gigantesque. Renversé, opprimé tantôt sous le joug égyptien, tantôt sous le joug assyrien et babylonien, en passant des persécutions d'Antiochus Epiphane aux spoliations des domina-



teurs romains, ce peuple presque épuisé attendait l'arrivée d'un libérateur puissant qui le régénérât et l'élevât à l'empire du monde. Le peuple hébreu fut toujours un peuple égoïste et orgueilleux ; il se croyait le favori de Jéhovah, ainsi que Moïse l'avait dit ; par conséquent il ne savait pas se soumettre ; de là, la conception d'un libérateur que Jéhovah lui aurait envoyé ; de là, la première idée d'un « Messie ».

(A suivre).

ATTILIO SCETTINI.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

**Doctrine fusionnienne**, par L.-J.-B. de Tourreil

(CHOQUE, éditeur, 70, rue de Turbigo.)

M. de Tourreil s'est proposé d'expliquer Dieu et l'homme. En l'état actuel de la science il lui était impossible de le faire d'une façon satisfaisante. Mais son système m'a paru s'enchaîner avec assez de logique. Il le faut dire, il y a beaucoup de systèmes qui ont le même mérite. Lorsqu'on sort du cercle restreint hélas ! mais sûr des faits, la folle du logis peut vagabonder à l'aise. Je ne veux pas dire que le fusionnisme soit absolument faux ; mais on ne peut prouver qu'il soit exact. C'est une doctrine qui vaut d'être étudiée. Elle tient du panthéisme et du monisme ; mais ses déductions ne sauraient convaincre un positiviste. D'ailleurs, elle n'est pas inutile, puisqu'elle aide à vivre bien quelques esprits généreux. Et c'est là l'essentiel.

G. D.

Nous avons reçu :

*Question très simple de philosophie et de morale* (Lyon.)

*Comment on condamne un innocent*, par Bernard Lazare, une broch. 0.50 (Stock, éd., 9, 10, 11, Galerie du Théâtre Français.)

*Lettre à M. Max Nordau*, par Juan Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili).

Les circulaires du Musée Social (année 1897) : (série A) n° 11 *Projet de loi sur les Unions professionnelles* ; n° 12 *L'Industrie dans la Russie centrale* ; n° 13 *La Réforme des Caisses d'épargne* ; n° 14 *L'Industrie de la couture et de la confection à Paris* ; n° 15 *Le Mouvement syndical en France* ; n° 16 *Les Mineurs européens* ; n° 17 *La Fédération internationale des marins* ; n° 18 *Le Crédit agricole dans la province de Parme* ; n° 19 *Congrès de la législation du travail* ; n° 20 *Le Vooruit, la Coopération et l'organisation socialiste en Belgique* ;

(Série B) n° 7 *Les Baux à comptant dans la Loire-Inférieure* ; n° 8 *La grève des employés de chemins de fer en Suisse* ; n° 9 *Concours pour la Participation aux bénéfices* ; n° 10 *Le Mouvement trade-unioniste aux Etats-Unis* ; n° 11 *L'assurance contre les maladies et les accidents en Suisse* ; n° 12 *Un settlement anglais* ; n° 13 *Les Gens de mer et les ouvriers du port de Hambourg avant et pendant la grève de 1896-97* ; n° 14 *La Fédération des travailleurs du livre* ; n° 15 *Le Congrès de la protection ouvrière à Zurich*. — Au Musée Social, 5, rue Las Cases. (Abonnement annuel : 20 francs).

*Delcos*, par Henri Rainaldy, un vol. 3 fr. 50 (Société libre d'édition des gens de lettres, 12, rue d'Ulm). — Il en sera fait un compte rendu.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la Coopération des Idées, à MONTDIDIER (Somme).



## A LIRE

*L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.  
*Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale*, 6, impasse Ronsin.  
*La Revue Naturaliste*, 99, rue Jouffroy.  
*L'Humanité Nouvelle*, 5, Impasse du Béarn.  
*La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales*, 15, rue Racine.  
*L'Art et la Vie*, 14, rue du Helder.  
*Les Archives d'anthropologie criminelle*, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.  
*La Revue Philosophique*, 108, bd St-Germain.  
*La Revue Internationale de Sociologie*, 16, rue Soufflot.  
*Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, 78, rue Bonaparte.  
*Les Temps nouveaux*, 140, rue Mouffetard.  
*La Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul.  
*La Revue Occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince.  
*La Résurrection*, à Saint-Raphaël (Var).  
*L'Alcool*, 5, rue de Pontoise.  
*La Paix par le Droit*, 13, rue Soufflot.  
*La Lumière*, 97, bd Montmorency.  
*Simple Revue*, 41, boulevard Haussmann.  
*La Trêve-Dieu*, 2, rue Montesquieu, Le Havre.  
*L'Effort*, 8, rue Ingres, Toulouse.  
*Le Libre*, 7, passage Jouffroy.  
*La Religion Universelle*, 3, rue Mercœur, Nantes.  
*Le Moniteur des Syndicats ouvriers*, 16, faubourg du Temple.  
*La Revue de métaphysique et de morale*, 5, rue de Mézières.  
*Le Journal des économistes*, 14, rue Richelieu.  
*La Philosophie de l'avenir*, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.  
*La Science sociale*, 56, rue Jacob.  
*La Revue encyclopédique*, 17, rue Montparnasse.  
*Le Devenir social*, 16, rue Soufflot.  
*Le Bulletin de l'Office du travail*, 5, rue de Mézières.  
*La Rénovation*, 250, faubourg Saint-Antoine.  
*La Revue idéaliste*, 21, rue Saint-Dominique.  
*Le Réveil de la Gaule*, 6, rue Lebovis.  
*La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, 5, rue Manuel.  
*La Revue du Brésil*, 56, rue Saint-Georges.  
*Le Bulletin des Sommaires*, 44, rue Beaunier.  
*L'Humanité intégrale*, 20, avenue Trudaine.  
*L'Initiation*, 5, rue de Savoie.  
*Les Petits Plaidoyers contre la Guerre*, à Fontenay-sous-Bois.  
*L'Enclos*, 17, rue Guénégaud.  
*Le Solidariste*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Désarmement général*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Réformiste*, 18, rue du Mail.  
*La Revue Méridionale*, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.  
*Le Geste*, 3, cité Foulc, à Nîmes.  
*Cronache del Rinascimento Etico-sociale*, Venezia.  
*Annales de l'Institut des Sciences Sociales*, 41, rue Raveinstein, Bruxelles.

---

**LE COURRIER DE LA PRESSE**  
**PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS**

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour



